

mémoire

Les cahiers d'Afrique du Nord

Plurielle



Oasis vers 1910 par Ramon - collection particulière

N°86 – Décembre 2016

cliquer sur un auteur ou un N° de page pour accéder au texte

Sommaire

Éditorial

La Rédaction.....4

Les chemins de mémoire

Voiles, femmes, filles, garçons dans la Tunisie de l'an quarante
Pierre Lafrance..... 6

Les chemins de mémoire

Esclave en Alger, dramaturge à Paris
Jean-François Regnard..... 13

Les chemins de mémoire

Taos Amrouche
Odette Goinard..... 21

Les chemins de mémoire

En 1900, Alexandra David – Néel, la future exploratrice du Tibet, était
chanteuse à l'Opéra de Tunis...
Annie Krieger-Krynicky..... 24

Poésie

Hiver au Sahel d'Alger
Jean Couranjou..... 33

Poésie

Sidi Bou Saïd - Les Rues arabes
Ferdinand Huart..... 34

Les chemins de mémoire

Le rire de Bardoucha
Jean Benoit..... 36

Mémoire d'Afrique du Nord

ISSN 2267-7070

Réalisation : Jean-Claude Krynicki et Geoffroy Desvignes

Les articles signés et opinions émises dans la revue n'engagent que la responsabilité de leurs auteurs. Copyright : toute reproduction même partielle, des textes et documents parus dans le présent numéro est soumise à l'autorisation préalable de la rédaction et de l'auteur.

Une contribution volontaire de 10 euros par an est souhaitée des lecteurs intéressés par nos publications. Mémoire d'Afrique du Nord 119 rue de l'Ouest 75014 Paris

www.memoireafriquedunord.net



Éditorial

La Rédaction

Chers amis

La Revue aborde 2017 ... « E la nave va » comme dans le film de Fellini. Ou « Vogue la galère », ce qui paraîtrait plus approprié avec le récit de la captivité de l'auteur dramatique Jean-François Regnard à Alger après sa capture en 1678, par des corsaires barbaresques et que nous relatons ici.

Mais cela ne refléterait pas le plaisir que nous avons à travailler ensemble, à trouver ou retrouver des auteurs, des voyageurs, des artistes, à collecter et à commenter des documents originaux ou des archives. Merci à ceux qui nous ont écrit et que nous publions, ainsi qu'à nos lecteurs. Que tous continuent à nous suivre, ce sont les vœux que nous formulons pour 2017.

La rédaction





Voiles, femmes, filles, garçons dans la Tunisie de l'an quarante

Pierre Lafrance

Pour autant que je m'en souviene, la vêtue des Tunisiennes musulmanes appelées par les Français « femmes arabes » ou plus vulgairement mais sans nuance péjorative « mouquères », était variée. Il fallait d'abord distinguer les « bédouines » des « dames ». Les premières n'étaient guère voilées, leurs cheveux étaient à peine retenus par des ombres de turbans. Les beautés de leurs visages étaient soulignées par de petits tatouages sans doute prophylactiques, le plus souvent sur le front et le menton. Leurs yeux ne s'encombraient pas de khol (antimoine) pour dévisager et séduire. Elles portaient des



Types de bédouine (vers 1930)

tuniques à dominante bleu sombre assez échancrées autour des épaules pour permettre au regard naïvement sensuel d'un adolescent de se glisser jusqu'à la naissance d'un sein. Sous leurs tuniques, volaient souvent plusieurs jupes superposées aux couleurs foncées discrètes, harmonieuses. Leurs bijoux d'argent tintaient à leurs poignets et leurs chevilles ou ornaient leurs oreilles. Elles gardaient le plus souvent les pieds nus. En fait, nous savions mal distinguer les « vraies » bédouines nomades, issues de la « geste hillalienne » des campagnardes sédentaires¹. Il eût fallu être ethnographe,

Parmi les femmes non voilées parcourant les villes sans aucunement appartenir au milieu urbain figuraient les énigmatiques dagazza ou diseuses de bonne aventure. Elles parcouraient les villes dans une tenue proche de celles des bédouines, annonçant leur venue par un cri chanté, et portant des couffins pleins de mystérieux objets leur permettant de sonder l'avenir (osselets, petits cailloux, poudres diverses). J'en vis une qui étudiait la personnalité d'un client en tâchant de ressentir le fluide qui s'échappait de sa main. L'homme avait les yeux fermés et semblait donner toute sa confiance à la parole de la devineresse qui multipliait les prédictions, les mises en garde et les conseils. A cette liberté de mouvement, de vêtements et, selon les médisants, de mœurs, s'opposait la « sage » retenue des citadines (fait observé dans maintes formes de civilisation). Le vaste et léger tissu enveloppant presque tout le corps de ces dames s'appelait *fouta* (nom désignant ailleurs une serviette de bain) ou bien *haïk*. L'étoffe en était claire, presque

Il s'agit de tribus chassées du Nedj par le calife de Bagdad pour leur participation à la sédition ismaélienne, recueillies par le calife fatimide du Caire et envoyées par lui vers le Maghreb qui venait de se soustraire à son autorité. Ces tribus ont établi une quasi domination sur les parties les plus arides du Maghreb dans un mouvement qui a trouvé son apogée en Mauritanie au 17^e siècle.

blanche et plus ou moins rehaussée de bandes de soie selon l'état de fortune de celles qui s'en drapaient. Restait le visage : que faire de lui ? Chez beaucoup, il était découvert mais une main glissée dans un repli de la *fouta* se réservait de masquer le nez et la bouche chaque fois que la décence le recommandait.



Tenue de ville d'une femme arabe de condition moyenne (1908)



Dame Tunisienne en tenue de promenade (vers 1910)

La décence, la pudeur appelées tour à tour *hishma* et *aoura* ² sans grand égard pour la différence sémantique entre les deux

2 *Hishma* tire son origine du Coran et signifie retenue, pudeur. *Aoura* est un substantif tiré d'une racine suggérant la perte d'un œil et par dérivation sémantique pour les exégètes du Coran, la perte de face, le ridicule, la honte. Ce terme est utilisé dans les textes religieux pour désigner le devoir ou l'astreinte naturelle des femmes à la pudeur. Il est invoqué pour justifier le voile mais cela ne ressort nullement des textes.

termes, imposaient leur loi au vêtement féminin des villes. Cette notion morale ne se référait à aucune prescription religieuse explicite mais plutôt à une tradition musulmane que chacune accommodait selon son inspiration. Il restait clair que cette tradition amenait le vêtement des musulmanes à se distinguer de celui des juives ayant troqué depuis vingt ans leurs petits *hénins*, contre des foulards de tête mordoré, de celui des Siciliennes aux grands châles noirs ou des Françaises portant chapeaux fleuris et voilettes.

En dehors du masque éphémère d'étoffe retenu par une main, il y avait pour les musulmanes deux autres manières de tenir sa face voilée. La première et la plus archaïque consistait en deux pièces d'un tissu noir léger et élastique dont l'une couvrait le front et l'autre le bas du visage. Ainsi les yeux étaient les seuls à être vus. L'autre procédé dont je pouvais voir l'image se répandre, consistait en une assez longue voilette noire, pendant du front, diaphane à la hauteur des yeux et opaque ailleurs. Il suffisait à la femme de baisser la tête pour laisser voir son profil ; elle pouvait aussi en cas de besoin, notamment lors des négociations dans une boutique, relever la voilette d'un geste sec et la laisser pendre sur l'arrière de la tête. De face, la femme semblait alors coiffée d'un bonnet noir plat et léger. C'est dans cette dernière tenue que venait nous rendre visite une jolie demoiselle qui se présenta en disant : « Je suis la fille du propriétaire et je viens pour le loyer ». On la fit entrer. Elle s'assit au salon. En quelques mois elle devint une amie de la famille. Elle achevait ses études secondaires dans un lycée franco-arabe de jeunes filles. Elle nous raconta ses souvenirs de versions latines dont l'une portait sur la description d'un mariage traditionnel dans la Rome antique.

Elle avait écrit : « On fit asseoir la mariée sur un tonneau » et le professeur de s'esclaffer : « Comment imaginer une chose pareille ? Savez-vous à quel point un tonneau est inconfortable pour une jeune fille ? » Nous aimions trouver des occasions de rire ensemble quand elle venait prendre le thé ainsi que le montant du loyer. Elle nous a un jour présenté son jeune mari aussi francophone qu'elle et vêtu à l'européenne, tête nue.

D'autres dames tunisiennes sont venues rendre visite à ma mère en laissant le plus souvent leurs *foutas* à l'entrée. Certaines nous reçurent chez elles. Je me rappelle en particulier une respectable grand-mère aux yeux soulignés de khol. Nous fûmes impressionnés par l'élégance de son français. Plus tard nous devions apprendre à notre surprise que c'était en fait la langue maternelle de cette grande dame arabe. Parlons de sa petite-fille, mon amie Hassna avec qui je partageais des jeux de plage et de mer à La Marsa. Elle savait se montrer tour à tour proche et lointaine, me faisant ainsi découvrir les mystères de la coquetterie féminine. Un jour elle me dit tout de go : « Ne restes pas près de moi parce que chez nous, les Arabes, les filles ne jouent pas avec les garçons » J'allais aussitôt consulter des « grands » parmi mes camarades musulmans, c'est à dire des adolescents avancés dans leurs études comme en âge. Ils me dirent : « Mais non ! Cela n'est vrai qu'après treize ans, à la rigueur douze » Moi qui n'en avais que huit, compris que Hassna voulait en fait rester avec d'autres filles pour échanger des confidences, « A la rigueur douze ». C'était semble t-il l'âge des petites filles arabes venues peu après pique niquer sur la plage, tout en étant vêtues de *foutas*. Elles étaient très fières et très rieuses. Hassna était pâle de jalousie. « Les imbéciles ! disait elle, elles se croient plus malignes que les autres parce qu'elles ont le voile ! » Il y avait dans le port de ce vêtement, un enjeu d'orgueil, le signe d'une certaine supériorité y compris sur les garçons tenus à distance

respectueuse. A l'école mixte de Montfleury où j'achevais mes études primaires, de jeunes musulmanes de familles connues partageaient nos travaux, nos jeux et nos conversations. L'une d'entre-elles ne faisait pas mystère de sa fierté féminine. Elle avait aussi composé une comptine : « Les petites filles, sont bien gentilles. Et les garçons tous des méchants. Aux petites filles on donne des pastilles. Et aux garçons des coups de bâton »

En ce temps-là et ce lieu, le port du voile ne provoquait aucune tragédie. Parfois il se révélait gênant. Il nous arrivait de voir sur la plage des femmes tenter de se baigner sans quitter leur *fouta*. Il leur fallait bien ensuite se changer et là il leur arrivait de laisser voir d'elles bien plus que ce qu'un maillot aurait pu révéler ...Mis à part ces brefs moments d'embarras, le voile semblait pour les musulmanes, un moyen parmi d'autres d'exercer leur pouvoir. Elles s'en servaient, tour à tour, pour imposer le respect ou pour éveiller la curiosité, voire le désir. Il pouvait illustrer un pieux détachement de ce bas-monde, ou au contraire, une habileté à s'y faire une place enviable. Par sa présence assumée ou son rejet délibéré, il suggérait la volonté des femmes d'imposer le respect à l'ensemble social et de se montrer, sinon pareilles aux hommes, du moins leur égale en dignité voire plus encore. Tant la tenue traditionnelle préservant un mystère que celle de la « madame » par la vertu d'un voile immatériel, permettaient aux Tunisiennes de parler avec aplomb. J'ai cependant l'impression que pour les plus pieuses, avoir reçu la grâce d'être belles, imposait de la révéler, fut-ce en de brefs éclairs. On ne dissimule pas le don de son Seigneur.



Fontaine rue Souk-el-Belat vers 1910



Esclave en Alger, dramaturge à Paris

Jean-François Regnard

« Monsieur, c'est votre léthargie ! » La phrase répétée par Lisette, la servante manipulatrice à son maître, Géronte, au nom symbolique, pour expliquer la falsification à son détriment d'un testament est passée en proverbe. De nos jours, on parlerait savamment d'abus de faiblesse et de faux diagnostic d'Alzheimer chez un valétudinaire précoce pour expliquer le ressort de cette pièce, *Le légataire universel* qui fit beaucoup rire Paris.

Mais Regnard fut aussi l'auteur célèbre du *Joueur* et un observateur cruel des caractères de son temps, nobles d'épée ou de robes, courtisans, bourgeois, parvenus et laquais, comme un La Bruyère.

Qu'on en juge : « C'est donc ce sénateur, cet Adonis de robe / Le docteur en soupers qui se tient au Palais / Et sait sur des ragoûts prononce des arrêts, / qui juge sans appel sur un vin de Champagne, / s'il est de Reims, du Clos ou bien de la Montagne / Qui des livres de droit toujours débarrassé / Porte cuisine en poche et poivre concassé : »

Ou encore : « "Est-ce là ce financier de noblesse mineure / Qui s'est fait depuis peu gentilhomme en une heure, / Qui bâtit un palais sur lequel on a mis / Dans un grand marbre noir, en or, l'Hôtel Damis, / Lui qui voyait jadis imprimé sur sa porte / « Bureau du pied fourchu, chair salée et chair morte » / Qui dans mille portraits expose ses aïeux/ En fait venus tout droit

des routes de Champagne / Et de ceux de Poitiers, / D'autant que pour certains l'un s'appelait Champagne et l'autre Poitiers »

Pour en comprendre tout le sel, il faut savoir que c'étaient des noms de laquais désignés d'après leur origine et que l'aïeul illustre était percepteur d'un impôt sur toutes les bêtes entrant en ville pour être consommées et en particulier celles aux pieds fourchus ! Le satiriste connaît bien ce milieu bourgeois, car il était né à Paris, le 8 février 1655, d'un père, riche marchand de salines. Son parrain était un grossiste en harengs et morues salés et la marraine, l'épouse d'un secrétaire à la maison de la Reine, laquelle était Anne d'Autriche, Louis XIV n'épousant Marie-Thérèse d'Espagne qu'en 1660.

Ayant hérité de la fortune paternelle, il partit voyager en Italie avec un ami Monsieur de Fercourt. A Gènes, dans un salon il rencontre madame de Prade, d'origine arlésienne, et en tombe amoureux. Regnard était élégant, « en veste rouge, à boutons de diamants, épée à poignée ciselée » et la Provençale lui cède. Le mari jaloux s'interpose. En 1678, les deux amis repartent pour la France sur un bateau anglais, et, surprise, retrouvent à bord les époux Prade. En vue de Nice, ils sont attaqués par deux bateaux corsaires armés de canons qui leur donnent la chasse. Pour arriver au plus près, ils les ont trompés en arborant successivement « les pavillons français, espagnol, hollandais et vénitien et même celui des chevaliers de Malte avant d'arborer l'étendard de Barbarie coupé en flamme en croissant descendant ». Le capitaine anglais est tué et Regnard et son ami se livrent en vain à une belle défense. Et ils sont emmenés à Alger. La course était en effet une des principales ressources de la Régence d'Alger. Les Capitaines ou Raïs étaient souvent des renégats, ancien esclaves convertis à l'islam. Leurs noms trahissaient leurs origines européennes :

Mami Corso, Mami Napolitano, Mami Arnaute (Albanie), Levert pour l'anglais Edouard. Certains étaient promus pacha pour leurs hauts faits et leurs belles prises. Les plus importantes ainsi que les plus beaux esclaves étant d'ailleurs acheminés à Istamboul et offerts au Sultan de Turquie par Hassan Venitiano ou Corso, le Calabrais Eulj Ali, ou Mezzo-Morto, ce qui se passe de traduction...



Capitaine de corsaires



Enlèvement d'esclaves

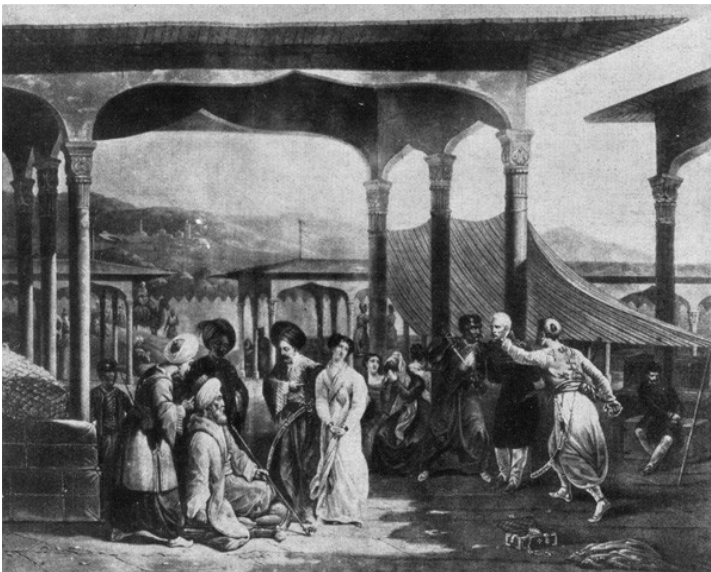
Selon Regnard qui a laissé ses souvenirs dans son roman *La Provençale*, le quatuor arriva en vue d'Alger « dans le temps où s'allument sur les mosquées les lampes qui brûlent pour toute la durée du Ramadan ». Débarqués sur la toute nouvelle darse, ils sont menés au marché aux esclaves, le Badistan.



Marché aux esclaves

Le Badistan était une place carrée en forme de quatre galeries découvertes. Les geôliers du bagne ou de la prison y amènent les esclaves en présence des raïs et d'officiers locaux qui surveillent la prisée. Des courtiers promènent les esclaves enchaînés, en vantant leurs qualités aux acheteurs afin de faire monter les prix. Ils examinent les dents pour juger de l'état de santé, les yeux et enfin les mains ; car « à la délicatesse ou au calle, ils jugent s'ils sont des hommes de travail » et aussi paraît-il grâce à la chiromancie d'après les lignes de la main, pour reconnaître si l'esclave vivra longtemps, s'il n'a pas des signes de maladies, de danger, de péril et même si dans ses mains, la fuite n'est pas marquée. Ils les font sauter, marcher et cabrioler à coup de bâton. Les plus robustes seront utilisés dans les fermes aux gros travaux, à l'élevage du bétail ou encore sur les bateaux ; Certains sont achetés aussi dans un but de spéculation, en les revendant « six fois le prix » » aux familles ou aux confréries spécialisées dans le rachat des

chrétiens. C'est d'ailleurs un religieux, le père Dan qui a laissé ces notations dans une *Histoire de Barbarie* et de ses corsaires en 1640 „, La mortalité devait être considérable si l'on en juge par le cimetière des esclaves. Il avait été créé par le confesseur de Don Juan d'Autriche. L'archiduc envoya au pacha de quoi payer la rançon du captif mais le prêtre préféra rester en captivité et employer l'argent à l'achat d'un terrain au delà de l'esplanade de Bab El Oued près de la mer, et près du cimetière des Consuls. Ce fut un consul qui versera la somme de 1000 francs afin d'édifier le mur de clôture. Le cimetière mesurait 6 mètres de long sur 3 de large. En 1845, lors des exhumations, on trouva 1800 squelettes avec leurs chaînes dans une fosse commune ; ils furent ensevelis dans le cimetière de Saint-Eugène créé en 1836.



Bazar d'esclaves à Alger

Après les enchères, Regnard est acheté 1500 livres par un Maure d'Espagne Achmet Thalem, ainsi que les deux autres hommes tandis que madame de Prade attire la convoitise d'un vieux et riche Turc.

Ayant toujours aimé la bonne chère et s'entendant bien à disposer de mets délicats, son habileté en ce genre lui procura l'emploi de cuisinier chez son maître Achmet Talem ; et bientôt ses manières prévenantes, son, enjouement, et agrément de sa personne, le firent aimer des femmes de cet Algérien.

On peut imaginer le choc pour les deux amis à être réunis dans une sorte de caveau où on les occupait à moudre du blé ou à carder la laine d'après la lettre que Regnard, de retour à la liberté, écrit à son ami Fercourt, avec son sens habituel de la dérision, en déplorant son silence depuis son installation dans le Beauvaisis : « Au nom des fers et des chaînes que nous portâmes si longtemps, ne rompons pas les liens de notre amitié. Souviens-toi de notre aimable couscousou que nous mangions avec tant de grâce dans notre palais souterrain, représente-toi ces repas magnifiques, où des ciboules appétissantes n'étaient pas épargnées, où la mantèque (le beurre) fondue et le pain rôti abondaient et où les rats ne dédaignaient pas notre compagnie ». Ils végétaient dans « une puante et sombre demeure l'ami tirant la laine d'une main légère, lui-même faisant des prisons pour les oiseaux ». Habilement Régnard parvint à gagner la confiance de son maître en lui préparant « de bons ragoûts » et à vendre dans les souks, les cages qu'il avait tressées. Il parvint à se glisser jusqu'à la demeure du vieux Turc et à revoir Madame de Prade. Dès qu'il le put, il organisa leur évasion mais ils furent repris.

Achmet-Talem, homme cruel et jaloux, ayant découvert ses intrigues, le livra à la justice pour être puni selon la rigueur des lois, qui ordonnent qu'un chrétien trouvé en flagrant délit avec une mahométane expie son crime par le feu, ou se fasse mahométan. « Le consul de la nation française qui avait reçu depuis peu de jours une somme considérable pour racheter Regnard, ayant appris le malheur qui lui était arrivé, interposa

son autorité et alla trouver Achmet-Talem, qui d'abord ne voulut rien écouter. Mais le consul, ne se rebutant pas, « lui représenta que rien n'étoit plus trompeur que les apparences ; que, quand même la chose serait vraie, il auroit peu de gloire à lui de faire périr son esclave ; que d'ailleurs, en le perdant perdoit une somme considérable qu'il avoit à lui donner pour sa rançon ».

Fercourt reçut 300 à 400 coups de nerfs de bœuf pour lui faire avouer leur crime mais il résista tandis que Regnard craqua. Ce qui explique par la suite le silence et la rancune de Fercourt. Le prix de leur rançon fut fixé à 12000 livres en particulier pour Regnard et 2000 pour madame de Prade et son domestique. Prade n'ayant pas pu payer de rançon, confia son épouse aux deux amis. Chevaleresque, Regnard la conduisit dans sa famille à Arles et demeura dans son entourage. L'annonce de la mort de Prade précipita l'annonce de leur mariage mais alors qu'ils allaient publier les bans, un homme décharné et misérable apparut : Prade qui s'était évadé ou dont la rançon avait été versée par une congrégation. Désespéré, Regnard s'éloigna : il parcourut la Flandre, le Danemark et la Pologne avec deux gentilshommes. Il alla même « sur la mer glaciale », obtenant une mission en 1681 du roi de Suède. Son nom, en témoignage de son expédition, fut gravé sur un monument en pierres du mont Métrarava.

Résigné, sinon sevré de sa passion malheureuse, il s'installa à Paris rue de Richelieu, acheta une charge de Trésorier du Bureau des Finances et rédigea ses souvenirs de voyage. Ses pièces connurent le plus grand succès au Théâtre-Français et au Théâtre Italien : *Le Joueur* en 1696, *Le Distrait* en 1697, *Le Retour imprévu* (celui de Prade) en 1700, *Les Folies amoureuses* en 1704, *Le Légataire universel* en 1708. Il recevait une société choisie depuis le prince de Conti jusqu'au duc

d'Enghien. Le Président du Parlement, Monsieur de Lamoignon, pour gagner la table où il offrait des dîners recherchés, devait passer devant la chaîne de sa captivité qu'il avait suspendue bien en vue. Il ne se maria jamais et laissa de ses amours et de sa captivité qui l'avaient marqué à jamais, un roman *La Provençale*. Il est Zelmis et Mame de Prade Elvire. « Une femme écrivit-il, en sait plus que toute la Sorbonne », moins misogyne que Molière dont il aimait le *Tartuffe* ou le *Misanthrope*. Après avoir acquis la charge de lieutenant des Eaux, des Forêts et de la Chasse à Dourdan, en son château de Grillon, il faisait bonne chair avec ses amis. Sur le portrait peint par Rigaud, son long visage plein, au nez pendant, à la bouche sensuelle est encadré de la volumineuse perruque à la mode mais l'expression des yeux est lointaine et mélancolique. Affectant un certain relativisme, il jouait à l'épicurien ou au cynique comme Hector, le valet du *Joueur* « que servir un joueur est un mauvais métier / Ne serais un jour le laquais d'un fermier général ? / Je ronflerai mon saoul la grasse matinée / Et je m'enivrerai le long de la journée / Je ferai mon chemin / Je deviendrais un jour aussi gras que mon maître. / J'aurais un bon carrosse à ressorts bien liants ; / De ma rotondité j'emplirai le dedans. / Il n'est que ce métier pour brusquer la fortune / Et tel change de meuble et d'habit chaque lune ».

Ce rêve d'affamé qu'il avait fait dans son caveau voûté, en tressant des cages pour des oiseaux, captifs comme lui. Les mauvaises langues racontèrent qu'il mourut d'indigestion en 1709. Mais il lança aussi la mode des turqueries, depuis madame de Pompadour, peinte en sultane jusqu'à *L'Enlèvement au sérail* de Mozart en 1777, dont le canevas rappelle le roman *La Provençale*.



Taos Amrouche

Odette Goinard



Taos Amrouche

Tunis 1913 - St Michel l'Observatoire 1976

Femme de lettres, cantatrice berbère, Taos a exprimé, a travers ses romans et ses chants le drame de sa double appartenance au Maghreb et à la France

Sœur de l'écrivain Jean Amrouche³ Taos est née à Tunis où ses parents s'étaient installés en 1913. De famille convertie au catholicisme, son nom de baptême était Marie-Louise. Sa mère, Margueritte, dont le nom kabyle était Fadhma Aïth Mansour s'était fait connaître par un récit autobiographique *Histoire de ma vie*.

3 Jean Amrouche *Mémoire Plurielle* n° 85

Taos fait de bonnes études à Tunis où elle obtient son brevet supérieur. Elle part ensuite à Paris pour poursuivre de nouvelles études à l'Ecole Normale de Fontenay. Mais elle abandonne son projet. Passionnée par la tradition orale berbère, elle commence dès 1936 à cultiver les chants populaires entendus de la bouche de sa mère.

Au congrès de chants de Fez, en 1939, elle obtient une bourse d'études pour la Casa Velasquez, où elle étudie pendant deux ans, cherchant des rapports entre les chants berbères et espagnols. Elle épouse le peintre André Bourdil (prix Abd-el-Tif 1942). Ils auront une fille Laurence. En 1945 elle réside définitivement en France où elle travaille pour la radiodiffusion.

Son premier roman *Jacinthe noire* (1947) est un récit à résonances autobiographiques. L'héroïne, une jeune Tunisienne arrivant dans un foyer de jeunes filles souffre de l'incommunicabilité due aux barrières raciales. On retrouve la même sensibilité d'écorchée dans son deuxième roman *La rue des tambourins* (1960). Dans *L'amant imaginaire* (1975), elle raconte sous forme de journal intime les désirs et les passions d'une femme de 35 ans qui révèle son propre drame, celui qui fut également celui de sa mère, restées toutes deux profondément Kabyles.

En 1966, Taos publie *Le grain magique* contenant des poèmes, contes et proverbes traduits de Kabylie. Chanteuse de grand talent, elle interprète en public les chants berbères du Maghreb, se produisant sur la scène, comme au Festival des Arts Nègres de Dakar en 1946. Elle participe à la Fondation de l'Académie berbère de Paris en 1966. Elle n'a toutefois jamais été autorisée à chanter dans son pays.

Elle décède le 2 avril 1976 à Saint Michel de l'Observatoire (Alpes de Haute-Provence).

Son œuvre est proche de celle de son frère. On y retrouve la même sensibilité vive et douloureuse, la même passion et la même nostalgie pour les sources vives, la tradition et les ancêtres, une expérience commune de l'exil et du déracinement. On peut reprendre ce que leur mère écrivait d'elle-même : elle aspirait à être « au milieu de ceux de sa race, de ceux qui ont le même langage, la même mentalité, la même âme superstitieuse et candide, affamée de liberté, d'indépendance, l'âme de Jugurtha ».

D'après *Ecrivains francophones du Maghreb* d'Albert Memmi

Parmi ses œuvres

- *Jacinthe noire* (Paris Charlot 1947, réédition. Maspero 1972)
- *Rue des tambourins* (La Table Ronde 1960)
- *L'amant imaginaire* (Paris Nouvelle Société Robert Morel 1975)
- *Le grain magique* (Paris Maspero 1966)
- Chants enregistrés sur disques : chants berbères de Kabylie, chants de processions, méditations et danses sacrées berbères, chants de l'Atlas, traditions millénaires des berbères, chants berbères de la meule et du berceau.



En 1900, Alexandra David - Néel, la future exploratrice du Tibet, était chanteuse à l'Opéra de Tunis

Annie Krieger-Krynicky

L'auteur mondialement connu du *Voyage d'une Parisienne à Lhassa*, en 1924, avait embarqué du quai de Bizerte, à Tunis, sur le *Ville de Naples* en 1911. Son périple à travers l'Inde, le Sikkim, le Népal, le Tibet, le pays du Koukoo-nor, le Setchouan et enfin l'Indochine ne devait s'achever qu'en 1945 ! Elle a écrit des livres sur le bouddhisme, des essais, ses souvenirs de voyage mais ce sont ses lettres à son mari qui contiennent les souvenirs de sa vie à Tunis auprès de lui. Elles furent rédigées au fond d'une lamasserie ou à la lumière d'un feu de bouses de yacks au cœur des Himalayas. « Je regrette déjà « la Mousmé » ensoleillée (sa maison) et la terre calcinée de notre Afrique.. Le très beau jardin de cannas fleuris comme nous l'avions à La Goulette ... La Goulette notre retraite maritime ». Elle avait déjà fait un long périple avant de s'y reposer.

Née à Saint-Mandé, en 1868 d'une mère belge très catholique et d'un père français Pierre-Louis David, ancien normalien, anticlérical, ami de Victor Hugo républicain, exilé après le coup d'État de 1851 à Bruxelles, elle fut initiée de bonne heure à la littérature puis elle chercha sa propre voie : théosophe, elle dut croiser dans l'Inde du Sud, la nouvelle dirigeante après madame Blavatsky, Annie Besant en 1893 ; Profitant d'un petit héritage elle y avait vécu de 1890 à 1893. Elle avait accédé également au Troisième degré dans la loge de rite écossais de

la Franc-maçonnerie. L'Ordre de la Rose-Croix, mouvement littéraire et ésotérique, fit sensation avec son Salon parisien de 1892, avec en ouverture, un concert à deux pianos d'Eric Satie, compositeur attiré de l'Ordre et au programme les œuvres de Beethoven, Porpora, César Franck et surtout le *Parsifal* de Wagner dont le grand-maître, le Sâr Péladan, un esthète gascon au titre de mage chaldéen, était un fanatique ; deux cent cinquante mille participants et visiteurs pour contempler les œuvres de Rouault, Valloton, Maurice Denis et Bourdelle, des sympathisant : Verlaine, Zola, le poète Catulle Mendès, mari de Judith Gautier. Toujours aimantée par l'ésotérisme et les activités musicales, cela dut jouer un rôle dans son adhésion à la Rose-Croix à son retour de l'Inde. En parallèle, à Paris, elle menait des études de langues orientales et fut journaliste pour des feuilles avancées ou féministe. Un de ses essais fut préfacé par Elisée Reclus, le grand géographe et ancien Communard.

Après avoir étudié au Conservatoire royal de Bruxelles et depuis 1888, Prix du chant théâtral français, pour gagner sa vie, sous le nom d'Alexandra Myrial, elle interprète les rôles de soprano du répertoire : *Thaïs*, *Mireille*, *Marguerite*, *Lakmé*, *Mignon* et *Violetta*. Massenet trouva que c'était l'interprète la plus convaincante de sa *Manon*. De ses années de galère, fuyant les compromissions utiles pourtant à sa carrière, elle tira un livre *Le Grand Art* qu'elle n'osa pas publier dans sa dureté lucide. En 1895, elle s'embarque pour une tournée en Indochine : Haïphong, Hanoï, Hué, Saïgon pour fuir Paris, les intrigues et les harcèlements ou pour retrouver l'Asie fascinante ? En 1900, elle accepte un engagement à l'Opéra Municipal de Tunis et c'est la rencontre avec Philippe Néel, Directeur des chemins de fer de Tunisie, brillant Centralien, mais qui traîne une mélancolie très fin de siècle, un séducteur qui emmène ses conquêtes sur son voilier *L'Hirondelle*. C'est le

coup de foudre pour ce Don Juan, subjugué par cette chanteuse d'à peine un mètre cinquante-six mais débordante d'énergie : elle vient d'accepter la direction du Casino de la Goulette : elle a toutes les capacités requises. Déjà pour ses rôles, elle recherchait la véracité historique : dessins de perles et de broderies d'or pour le costume de Thaïs ; demande à Frédéric Mistral de conseils pour le vêtement exact de Mireille : fichu et jupon provençal. A-t-elle fait engager Colette ? « Colette ex Willy dansait à demi nue à Tunis. Malgré sa manie des exhibitions académiques, cette femme n'était pas dénuée de talent et d'esprit ». (selon sa lettre de 1929 écrite du Yunnan). Elle part aussi visiter le Sud jusqu'à Figuig et Colomb-Béchar : « Il faudrait habiter le Sahara au moins un an, le contempler en diverses saisons pour avoir une idée de qu'il est » regrette-t-elle dans un lettre à son mari.

Toujours préoccupée des problèmes de mystique, elle écrit au retour *Devant la face d'Allah* pour *Le Soir* de Bruxelles et après un détour par Kairouan *La Ville sainte* (in *l'Idée Libre* 1904). « Ce qui était d'un charme infini, c'était d'entendre (les gardiens) narrer d'une voix tremblotante d'aïeul dans le poudroiment d'or des poussières soulevées, par les beaux soirs où le soleil sanglant s'étend d'un triomphal manteau de pourpre, sur la vieille cité, tandis que du haut des minarets, les muezzins, d'un ton chantant et traînant appellent les fidèles à la prière du soir » . Elle rend compte aussi pour le *Mercure de France* de la représentation de *La Prêtresse de Tanit* de Lucie Delarue - Mardrus dans les ruines de Carthage en 1907. Son époux, le docteur Mardrus, célèbre traducteur des *Mille et Une Nuits*, a été d'ailleurs son témoin de mariage avec Philippe Néel, le 4 août 1904, devant le vice-consul de France à Tunis. Elle joue quelques temps son rôle modèle de madame l'ingénieure dans leur demeure du 29 rue Al Awwab. (ou Abb'el Wahab ou Abdel Awab ?) « C'était une belle grosse maison,

avec un patio, un jet d'eau, des arcades, des carreaux de faïence, des murs blancs des volets bleus, décorée de poteries de Nabeul et de tapis de Kairouan » ... Perdue au bord d'un lac glacial, sous une tente sommaire, elle évoquera « le lit rose de sa chambre de Tunis » et sa bibliothèque tournante avec les livres de Jules Verne et de Flaubert... Elle y envisagera très longtemps une retraite : « Quelle bonne chance que nous vivions ainsi en Orient avec une belle maison propice à la méditation, une terrasse blanche que les dieux peuvent venir effleurer de leurs pieds nus sans risque de se heurter aux cheminées » (L.1912)

A Calcutta elle compare à leur avantage les palais des princes hindous à celui du Bey au Bardo : « les salons sont à l'européenne du plus mauvais goût mais pleins d'objets coûteux. Il y a des rideaux de dentelle rose et des meubles de peluche feu mais de beaux vases de Sèvres au lieu de boules de verre, et de vraies œuvres d'art » Sur le quai d'embarquement de Madurai à Ceylan en 1911, « entre le lampiste et deux ânon passifs, très peu hindou, le décor rappelle Djerba et la traversée, celle de Zarzis el Kantara à Djerba... Nous avons bon vent » A Trichinopoli devant la majestueuse rade de Ceylan le 22 novembre 1911, elle raconte « s'enfoncer dans des paysages trop verts de pluie, des routes boueuses.. Vois-tu, il en est de l'Inde comme de notre Tunisie, la saison recommandée aux touristes est la plus mauvaise que l'on puisse choisir au point de vue pittoresque et couleur locale ». Reçue chez des Hindous très stricts où l'on mange séparément avec des cuisiniers différents, elle observe que leurs femmes « sont aussi cloîtrées que nos Tunisiennes ». Mais elle fera une comparaison attendrie lorsqu'elle franchira, au Tibet, par des « chemins assombris, des montagnes étagées et enchevêtrées, deux fois au moins, notre Bou Kormine », la montagne en forme de corne près de Tunis.

Émue malgré elle lorsqu'elle reçoit dans un ballot de vêtements envoyé par son mari et découvre un kimono bienvenu car très chaud : « Je me suis retrouvée rue Abb'el Wahab dans le grand salon : j'allais me mettre au piano. Toi, tu partais à ton bureau et venais me dire au revoir. Ces souvenirs m'ont serré le cœur et je suis restée un long moment le peignoir entre les mains, et prête à pleurer ». (Janvier 1916) Elle répond à son mari retour de Rome : « Oui, les ruines ne t'ont pas épaté. Des ruines en pleine campagne comme El Djem ou Bou Grana que j'ai visitées peuvent dire quelque chose mais des ruines encadrées de maisons modernes, du linge séchant aux fenêtres, c'est piteux... Je pensais bien que Pompéi après Timgad te déçoit un peu ».

Mais regrette-t-elle profondément Tunis ? A Bénarès, traduisant du sanscrit les *Védantas*, avec l'aide d'amis érudits, submergée par les matériaux qu'elle accumule pour ses futures œuvres sur le tantrisme et les *Upanishads*, elle s'émerveille : « C'est une vraie orgie après le triste désert intellectuel qu'est pour moi Tunis... Ne pouvoir parler à personne d'études, de philosophie, supplice pénible ... Un mot jeté au hasard sur des questions religieuses ou philosophiques te faisait l'effet de divagations de démente ». Il est vrai qu'elle est accueillie en Inde et surtout au Sikkim en dame lama au bonnet jaune, bouddhiste éclairée, l'auteur de *Modernisme bouddhiste* et le bouddhisme du Bouddha. Elle est recherchée pour ses conseils par le prince héritier du Sikkim, épris de réformes religieuses et qui la considère comme une référence et une aide précieuse pour sa démarche. Ce qui ne l'empêche pas de regretter la maison de Tunis que Philippe Néel va quitter pour l'Algérie car il va développer le chemin de fer Bône-Guelma. « Cette belle maison, que je l'ai aimée mais pourquoi ? Parce qu'elle était un peu cloître, un peu temple, si close avec ses grilles et ses portes massives, et le soir, alors que les petites lampes

s'allumaient dans les recoins sombres, cet intérieur musulman s'imprégnait d'un charme mystique qui me séduisait ». « La belle maison, elle caressait mes rêves de nonne philosophe. Va, tu n'es pas le seul à avoir senti le mélancolique adieu à la grande maison silencieuse. Elle me fut bonne, un reposoir après des jours pénibles, l'asile calme où peu à peu je suis revenue à ce qui toujours a été ma véritable vie ». « La belle maison est à d'autres... un peu de mélancolie plane là-dessus mais n'en plane-t-il pas dans la plupart des choses de ce monde ? » Elle convient de son inconséquence avec honnêteté. Il n'avait tenu qu'à elle d'y rester ; mais elle était toujours en quête d'une aventure spirituelle et physique. Celle qui la conduira avec son disciple et futur fils adoptif, le lama tibétain Yogden au sein de Lhassa, la cité sacrée, interdite aux étrangers par les Anglais et où elle entrera déguisée en mendicante en 1924. Mais elle est reprise par ses évocations au cours de son périple : « Il fait froid parce que l'altitude de mon perchoir avoisine les 4000 mètres mais le soleil tropical ou presque, le ciel est pareil à celui de notre Afrique ». « Là-haut c'est un pays immense qui ressemble à notre Sahara avec au sud, la barrière formidable de l'Himalaya ». Mais le printemps revenu, elle verra les rhododendrons en fleurs et mangera les soupes d'herbes sauvages après le régime du thé au beurre rance et à la farine grillée. Elle a aussi des rapprochements inattendus : Au Népal, à Katmandou en 1912, elle se décrit transportée en litière allongée sur une planche dure, enroulée des pieds à la tête d'une écharpe rose orangée et se fait l'effet « de nos cadavres tunisiens en route pour le champ de repos et le rythme et l'allure sont étrangement semblables à la psalmodie de nos Arabes emportant un mort ». Toujours très fière de son Afrique, elle demande à son mari de lui envoyer « une dizaine de cartes postales avec des vues aériennes du désert et quelques vues d'Alger donnant les aspects de grande ville pour montrer aux lamas ». En 1912, elle le remercie pour l'envoi de

dattes et souhaite une « caisse peinturlurée » pour les offrir au prince du Sikkim, avec des vues de Tunis. Constamment au détour d'une de ses lettres qui s'échelonnent de 1904 à 1914, ce sont des rappels émus du faubourg de Khereddine, de la Goulette, de Tunis avec toujours le pronom possessif nous ou « notre Zaghouan » par exemple. Et l'attachement qui la relie à son mari, malgré l'éloignement lui semble étrange dans sa ténacité. Elle plaisante « Ne nous sommes nous pas mariés par méchanceté ? » Mais Philippe Néel n'était pas le viveur superficiel malgré les apparences. Il avait vu au delà de la chanteuse d'opéra facile, une femme au caractère fortement trempé et nourri à la même source : il était issu d'une famille de protestants réfugiés au Désert, dans les Cévennes, après la persécution et les dragonnades de Louis XIV. Il était né à Alais d'un père pasteur méthodiste. Fanny, sa mère était fille d'un pasteur réformé d'Anduze. Son frère Elie sera aussi pasteur et son neveu le deviendra après la Grande Guerre. Les protestants en Tunisie étaient moins nombreux qu'en Algérie avec cependant deux églises à Tunis depuis 1887 et à Sfax depuis 1890, dont les délégués luthériens ou de la Confession d'Augsbourg étaient représentés au synode siégeant à Alger ou Oran et Constantine.

Quant à Alexandra, elle avait été élevée dans un pensionnat de Bruxelles à la doctrine encore plus rigoureuse car calviniste. Elle s'effarouchait à la vue de cuisses velues, dévoilées par le bermuda kaki des officiers de l'Armée des Indes ! Et dans ses lettres, elle se réfère souvent à l'Ecclésiaste : « Vanité des vanités et tout est vanité ». Pour dissiper la tristesse de son mari qui « broyait du noir », elle pense curieusement le reconforter en lui parlant de la mort subite du jeune souverain du Sikkim qui portait les espoirs du bouddhisme réformé : « Tout ce qui reste de lui : un morceau de crâne dont on a fait une coupe ». Allusion à un rituel macabre, les tibias servant

souvent de flûte tandis qu'elle-même portait en sautoir des vertèbres enfilées à un cordonnet. Mais c'était respecter la Maya ; « Tout est fantaisie, ombres écloses en rêve, mirage ». La demeure de Digne-les-Bains, dans l'écrin des Alpes, où elle mourut en 1969, est devenue son musée. Elle porte le nom de Samten-Dzong, la Forteresse de la méditation, ce qu'elle aurait voulu faire de la « belle grosse maison » de Tunis. Illusion ...



Le théâtre de Tunis

Pour mieux connaître Alexandra David- Néel :

Moderniste bouddhisme ou le bouddhisme du Bouddha ;
1911

*Voyage d'une Parisienne à Lhassa - traversée du Tibet à pied
et en mendiante ;* 1927

L'Inde où j'ai vécu ; 1933

Grand Tibet et vaste Chine

Magie d'amour, magie noire au Tibet ; 1938

Correspondance avec son mari (1904-1941) Plon 2000

Chalon Jean *Le lumineux destin d' Alexandra David-Néel*
Perrin 1985

Campoy Fred et Blanchot Mathieu ; *Une vie avec Alexandra
David-Néel ;* Grand Angle 2016

Van Grasdorff Gilles; *Alexandra David - Néel ;* Pygmalion
2011



Hiver au Sahel d'Alger

Jean Couranjou

Lorsque arrive janvier dans ce doux coin d'Afrique
Les amandiers déjà se parent de leurs fleurs,
Sans doute un peu jaloux qu'au lointain, magnifiques,
Les sommets de l'Atlas étalent leur blancheur.



Illustration de l'auteur avril 1998

Les cahiers d'Afrique du Nord



Sidi Bou Saïd - Les Rues arabes

Ferdinand Huart

La revue a déjà publié quelques uns des poèmes de Ferdinand Huart ; voici quelques vers consacrés à des paysages propices à sa rêverie :

Sidi Bou Saïd

De même qu'un troupeau léger de chèvres blanches,
Au dessus de la plaine et dominant les branches
Qui les entourent comme un bouquet, les maisons
Escaladent la côte, et vers les horizons
Qui semblent finir là, montent dans la lumière.
Noyé dans sa torpeur intense et coutumière
Le village coquet flâne, rit et s'endort
Sous le ciel implacable et dans ses rayons d'or,
Cependant, qu'immobile et lourd, prunelle close
Comme un géant lassé, le phare se repose,
Attendant que la nuit couvre le gouffre amer
Pour ouvrir son regard de flamme sur la mer.

Les Rues arabes

Rien ne semble bon, quand la chaleur s'y rue,
Comme d'aller flâner tout seul, sans but comme au hasard,
De satisfaire ainsi mes instincts de lézard...
Le silence est partout et la rue est étroite,
Des voûtes pleines d'ombre ouvrent à gauche, à droite,
Mystérieusement des horizons coupés.
Parfois au hasard d'un mur, bizarrement campés
Quelques bouquets brûlés, comme des hirondelles,
Sont sous le bois comme un frisson d'ailes,
Et mon cœur où le rêve en roi s'est établi
S'y grise infiniment de paresse et d'oubli



Café de Sidi Bou Saïd



Le rire de Bardoucha

Jean Benoit

Elles se prénommaient Fatima, Zohra, Messaouda, Zoubir, Aïcha, Ourida ou encore Zakina, les nombreuses petites mauresques qui se succédèrent, entre 1903 et 1954, chez ma grand-mère Gouvert, dans la grande maison familiale de la rue Barral, à Jemmapes.

Elles y étaient employées quatre, six, voire huit mois, rarement une année entière - et puis elles s'en envolaient, un jour, réclamées par leurs parents, pour affronter, à peine nubiles, le meilleur et le pire du mariage.

Au programme quasi journalier de leurs activités ancillaires, divers petits coups de balais, le passage du chiffon dit "de-parterre" sur le carrelage des pièces, le dépoussiérage, l'entretien des vitres, le service à table et une très rapide vaisselle.

Pardon! il ne faut pas oublier que celles qui avaient la malchance d'opérer leurs activités en automne, devaient évacuer - outre ce qui a été énuméré ci-dessus - les myriades de feuilles de vigne qui jonchaient la très longue terrasse couverte de pampres et garnie, sur toute sa longueur, d'une profusion de bacs et de pots de fleurs dont la maîtresse des lieux assurait elle-même le quotidien arrosage.

Ajoutez à cela quelques courses ultrarapides, et chaque dimanche matin, la « métamorphose » de la gamine en tuteur, lorsque la maalma, canne dans la main gauche, posait sa main

droite sur la frêle épaule de l'enfant, pour se rendre à la grand-messe du chanoine Ehrlacher puis en revenir.

Or, il se trouva que, de 1932 à 1937, à la différence de tous les passereaux saisonniers évoqués plus avant, perdura certaine Bardoucha d'illustre familiale mémoire.

Pas Bardoucha la boiteuse, non! Pas la "grande" Bardoucha qui, elle, fut notoirement connue du Tout-Jemmapes, mais une Bardoucha assez largement sortie de l'adolescence pour devoir déjà dissimuler, à l'abri d'un discret voile, blanc son visage quelque peu ingrat, et camoufler son corps - aussi ossu que courtaud - dans l'ampleur d'un sévère haïk noir.

A l'inverse de celles qui l'avaient précédée ou lui succèderaient, cette Bardoucha, une fois son service terminé, ne se dépêchait pas de s'en retourner chez ou d'aller jouer avec les compagnes de son âge; désormais libre de tout son temps, elle aimait se pelotonner sous la table de la salle à manger, relevait sur sa tête la première de ses jupes superposées, et, très vite piquait le plus juste, le plus auguste et le plus séraphique des roupillons.

Seulement voilà: Bardoucha ne faisait pas que dormir... elle rêvait! Et elle ne faisait pas que rêver... elle parlait ! Oui!, elle parlait tout haut, distinctement, en détaillant à haute et intelligible voix le déroulement de son rêve. Et ce rêve tout simple - sans la moindre imagination ni le moindre fantasmagorie - c'était la récapitulation de tout ce qu'elle avait vécu quelques heures plus tôt, un peu comme si elle ruminait - dans les bras de Morphée - les antécédentes et quotidiennes péripéties de sa bardouchique vie.

On l'entendait pénétrer dans le magasin de l'épicier Di-Napoli, s'y faire débiter un quart de beurre, acheter de l'huile de ricin ou un sachet de bicarbonate de soude à la pharmacie Clementi,

surveiller la coupe de deux mètres d'élastique chez Maria Bonmarchand, retenir une demi douzaine de cotelettes de mouton à Antoinette Alvino qui trônait à la caisse de la boucherie Teuma, et terminer sa tournée par le choix d'un gros pain "jacquot" tout doré et bien croustillant, chez Bonnici, Grest ou Ricard.

L'itinéraire était toujours le même: au lieu de descendre la rue Barral jusqu'à la rue Négrier, elle remontait d'abord la rue d'Aboukir, traversait la rue Combes, filait vers la rue des Vétérans de 1870, tournait, à main droite, au coin de chez Flandin, pour descendre rejoindre la rue Nationale à hauteur du café Tournou.

Tout au long de cette randonnée, elle distribuait ses salamalecs et ses commentaires, à droite à gauche, en différents points de sa pérégrination...

« Boudjour madam Ribaud... madam Thivinan... madam Magnian... madam Barare... msiou Quilina... madam Igou-nou... madam Imric... boudjour msiou Flandan...

Balek ia Nigrou! eskout!... khali tranquille ouala j'abilie à la boulice !...

Coumm' t'i as un jouli chapou Clarite! Ah! t'ias guirrie madam Saliba?... Madam Valitt', s'i vous bli, j'i bourra barli fic Zakina... Ti pas froid madam Rouchitt' ?... boujour madam Mougeou »...

Parfois, à ce monologue, se substituait le nazillement, a capella, d'une mélopée à laquelle ne manquait que le rythme du tebel : « Nini ani ni ni anini a ni nana ou aninini na nini na nini na nini a nini ou na na... »

Mais son morceau de bravoure - un régal! - éclatait les jours où, dans la matinée, Bardoucha avait été chargée de quelque rapide commission auprès de Mme Bianco, la voisine.

Et la voilà, tout en dormant, tout en parlant, qui traversait la rue en diagonale, et s'en allait grimper les escaliers chez l'accorte vis-à-vis.

Alors, le classique et itinérant monologue cédait vite le pas au dialogue, la petite "somniloquante" soubrette faisant alterner - à elle seule - questions et réponses:

- Boudjour madam Biancou.
- Boudjour Bardoucha.
- Ti va bian jordoui madam ?
- Oui, ça va Bardoucha, i toi ?
- Moi oussi, ça va, merci.
- I madam Coufir, ça va ?
- Oui, madam Biancou, i va bian.
- Ti sir, Bardoucha, i fout'itr gentil vic madam Couvir, madam Gouvir i l'i gentil fic toi.
- Oui madam Biancou...
- I pourquoi t'i as vinue mi oir, ma balle ?
- Oilà : madam Coufir i t'a dit boudjour, i l'a dimandi qui la ricitt' di zourillitt' ti l'a crivi sir in' papir...

A cette demande - pour le moins inattendue - d'une recette d'oreillettes semblant crevées sur un papier, la chère Mme Bianco (par le truchement de Bardoucha) éclatait de rire, d'un vaste rire joyeux, imité à sa façon par la désopilante petite bonne:

« Wou rhou rhou rhou! Bardoucha! c'i pas kif ada qu'i fout dire!... I fout dire: Criv'moi, dans in' papi, la ricitt di zourillitt'... wou... rhou rhou rhou rhou rhou ! »...

Et Bardoucha riait... et madame Bianco, par son truchement, roucoulait une cascade de rhou rhou rhou. Et l'auditoire familial de la petite Bonne-sous-la-table-dormant, riait de l'entendre rire de si bon cœur.

Ainsi, longtemps, longtemps encore, les rires durèrent, durèrent... jusqu'à ce triste jour où - très brutalement - tout cessa...

Un matin, exhalant d'émouvants reniflements, Bardoucha vint sangloter que son père lui avait enfin déniché un mari: un sous-officier de Tirailleurs Algériens - noir de peau et grêlé de visage - qu'il lui faudrait désormais suivre dans chacune de ses innombrables garnisons.

Alors, de concert avec l'infortunée Bardoucha, toute la famille se mit à pleurer: l'aïeule discrètement, mais ses petits-enfants, à grand renfort d'énormes sanglots solidaires et sincères.

De nouveau, la grand-mère dut recruter d'autres petites mauresques, pour faire ménage, vaisselle, commissions et lui servir d'appui sur le chemin de l'église, en attendant que - pour elles, à leur tour - vienne le jour d'être mariées.

Mais aucune autre petite mauresque n'alla plus jamais - au grand jamais! - s'allonger sous la table de la salle à manger, pour y dormir, y rêver, y parler à haute voix et y rire - en éclatantes envolées de wou rhou rhou rhou rhou - à la façon si fraîche et si suave de la chère madam Biancou...